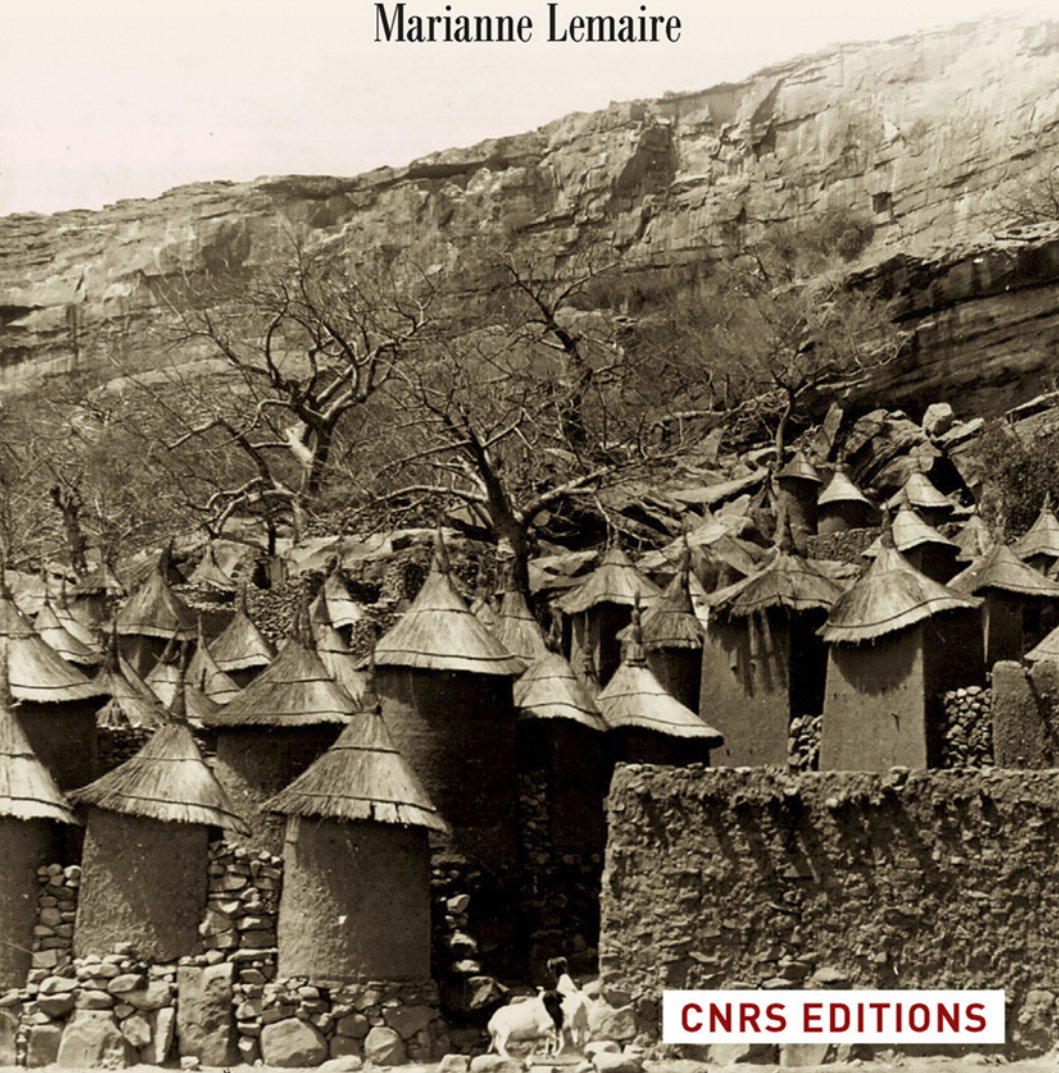


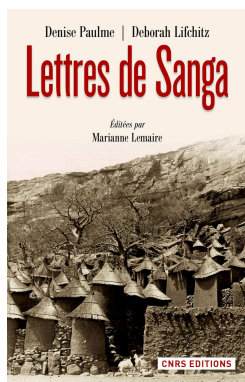
Denise Paulme | Deborah Lifchitz

Lettres de Sanga

Éditées par
Marianne Lemaire



Présentation de l'éditeur :



En janvier 1935, Deborah Lifchitz et Denise Paulme quittent Paris pour le village dogon de Sanga, au Mali, où elles vont effectuer une mission ethnographique de neuf mois. Cette mission a donné lieu à de nombreuses publications scientifiques, mais aussi à une importante correspondance dont nous ne connaissions jusqu'à présent qu'une partie. Dans cet ouvrage sont désormais réunies toutes les lettres, retrouvées dans différents fonds d'archives, que les deux ethnologues ont échangées avec André Schaeffner, Michel Leiris, Georges Henri Rivière ou Marcel Mauss au cours de leur séjour sur le terrain.

Riches d'informations sur la personnalité de Deborah Lifchitz et Denise Paulme, ces lettres éclairent aussi les relations qu'elles ont entretenues avec leurs informateurs, amis, collègues, maîtres ou parents, les liens que ceux-ci ont noués entre eux, le contexte institutionnel et les enjeux théoriques de la discipline ethnologique en train de se former. Mais ces « lettres de Sanga » ne sont pas seulement sources d'informations historiographiques; elles doivent également être envisagées en elles-mêmes, comme une sorte de viatique qui a permis à deux jeunes femmes d'affirmer leur vocation scientifique et de faire profession d'ethnologue.

Marianne Lemaire est anthropologue au CNRS et membre de l'Institut des mondes africains (IMAF). Ses recherches actuelles portent sur l'histoire de l'ethnologie, notamment sur les parcours, les missions et les écrits des femmes qui ont investi la discipline dans la période de l'entre-deux-guerres.

Lettres de Sanga

Deborah Lifchitz
Denise Paulme

Lettres de Sanga

À André Schaeffner, Michel Leiris,
Marcel Mauss, Georges Henri
Rivière...

Édition augmentée, présentée et annotée
par Marianne Lemaire

CNRS ÉDITIONS
15, rue Malebranche – 75005 Paris

Cette correspondance a été partiellement éditée
par les éditions Fourbis en 1992.
© CNRS ÉDITIONS, Paris, 2015
ISBN : 978-2-271-07774-5

Sommaire

Présentation, par Marianne Lemaire	9
--	---

Correspondance

I- Lettres de Denise Paulme à André Schaeffner	87
II- Lettres de Deborah Lifchitz à sa famille	127
III- Correspondance entre Deborah Lifchitz, Denise Paulme et Michel Leiris	183
IV- Correspondance entre Deborah Lifchitz, Denise Paulme et Georges Henri Rivière	229
V- Correspondance entre Deborah Lifchitz, Denise Paulme et Marcel Mauss	247
VI- Courriers divers	251

Appendice : Correspondance entre Michel Leiris et André Schaeffner	261
Index des noms propres et des termes vernaculaires	269
Table des illustrations	275

Présentation

Au mois de janvier 1935, Deborah Lifchitz et Denise Paulme quittent Paris pour rejoindre le village dogon de Sanga¹, au Soudan français (Mali actuel). Plusieurs collègues les accompagnent, parmi lesquels Marcel Griaule qui, deux ans après avoir conduit la mission Dakar-Djibouti, dirige un projet centré cette fois sur le pays dogon. Mais les membres de cette nouvelle mission, appelée « Sahara-Soudan », ne restent que quelques semaines à leurs côtés. Disposant de leur propre financement, Deborah Lifchitz et Denise Paulme ont la possibilité de prolonger leur séjour à Sanga et de réaliser ensemble une mission de neuf mois au cours de laquelle elles vont s'affirmer comme de véritables ethnologues.

Denise Paulme nous avait déjà permis de découvrir quelques-unes des lettres qu'elle avait écrites à André Schaeffner lors de cette première enquête de terrain, ainsi que celles écrites par Deborah Lifchitz et elle-même à Michel Leiris. Reprenant

1. Des années 1930 jusqu'à aujourd'hui, le nom de l'agglomération dogon où Deborah Lifchitz et Denise Paulme s'étaient installées est tantôt orthographié avec un h (Sangha), tantôt sans h (Sanga). J'ai employé ici l'orthographe retenue par Denise Paulme dans son recueil de lettres comme dans ses textes scientifiques, c'est-à-dire Sanga. De même ai-je conservé la transcription des autres noms de lieux, des noms des informateurs et interprètes dogon et des termes vernaculaires à laquelle Deborah Lifchitz, Denise Paulme et leurs correspondants ont eu recours (en privilégiant l'orthographe retenue dans les lettres publiées lorsque celles-ci l'avaient déjà été).

le beau titre qu'elle avait donné à ce précédent ouvrage², les *Lettres de Sanga* que nous publions aujourd'hui réunissent toutes les missives de la mission Paulme-Lifchitz qui ont pu être retrouvées dans différents fonds d'archives. Envoyées ou reçues pendant leur séjour en pays dogon, rédigées par elles deux ou séparément, adressées à un ami, un amant, des parents, des collègues ou des maîtres, ces nombreuses lettres forment un ensemble où se profilent les personnalités des uns et des autres ainsi que les relations qu'ils entretiennent, et où se reflètent la situation politique, le contexte disciplinaire, la recherche en train de se faire et les objets d'étude en passe de se construire et de s'imposer au sein de cette toute nouvelle discipline qu'est l'ethnographie.



Figure 1 : Denise Paulme en janvier 1935, au cours de la traversée du Sahara. « In-Salah (qui le croirait ?) » est inscrit de sa main au dos de la photographie – allusion au froid qui surprit les membres de la mission et l'obligea à porter un pull-over à col roulé (collection particulière).

2. Denise Paulme, *Lettres de Sanga à André Schaeffner* suivi des *Lettres de Sanga de Deborah Lifchitz et Denise Paulme à Michel Leiris*, Paris, Fourbis, 1992.

Denise Paulme, une vocation africaniste

Née à Paris le 4 mai 1909, Denise Paulme est élevée jusqu'à l'âge de 10 ans par sa tante maternelle, à qui ses parents avaient jugé préférable de la confier plutôt que de l'exposer aux risques qu'aurait représentés pour une jeune enfant de parcourir les pays côtiers d'Afrique occidentale où son père travaillait comme agent d'une compagnie de navigation. Ainsi, comme elle l'a d'ailleurs souligné dans l'un des textes où elle a retracé son itinéraire professionnel, Denise Paulme a « toujours entendu parler de l'Afrique autour [d'elle³] ». De nombreuses années s'écoulent néanmoins avant qu'elle-même ne s'y rende, réalisant alors son « rêve d'enfant⁴ » de découvrir le fleuve Niger. Après avoir obtenu son baccalauréat, elle travaille pendant deux ans comme secrétaire : sa « première expérience ethnographique », dira-t-elle plus tard avec humour. Une expérience peu plaisante où elle pâtit du rythme soutenu de travail et de la difficulté d'échanger avec des collègues dont les préoccupations sont trop éloignées des siennes. La crise de 1929 vient à point nommé y mettre un terme. Ayant perdu son emploi, elle a de nouveau le loisir de suivre des cours de licence à la faculté de droit où elle s'était inscrite deux ans plus tôt, et qu'elle avait choisie parce qu'elle permettait de passer les examens sans avoir à faire preuve d'assiduité. Seuls les enseignements en droit romain et en histoire du droit suscitent alors son intérêt ; aussi décide-t-elle d'approfondir ses connaissances sur les institutions du droit primitif, et assiste-t-elle aux cours de Marcel Mauss à l'Institut d'ethnologie puis à la V^e section (sciences des religions) de l'École pratique des hautes études. Impressionnée par la personnalité et l'érudition du savant, Denise Paulme n'ose d'abord pas se présenter à lui ; lorsqu'elle s'y résout enfin, elle reste un temps décontenancée par la recommandation

3. Denise Paulme, « Quelques souvenirs », *Cahiers d'études africaines*, 73-76, 1979, p. 9-17, ici p. 9.

4. Lettre du 30 janvier 1935 de Deborah Lifchitz, Denise Paulme *et al.* à Michel Leiris, voir *infra*, p. 183.

qu'il lui fait de commencer par apprendre le sanscrit et l'hébreu. La perspective ne l'enthousiasme guère ; elle lui soumet plutôt l'idée, bientôt approuvée, de poursuivre sa formation en travaillant comme bénévole au Musée d'Ethnographie du Trocadéro.

Avec Paul Rivet à sa tête et Georges Henri Rivière comme sous-directeur, le musée est alors, pour la première fois depuis son ouverture en 1878, en cours de rénovation. Dans ce contexte, Denise Paulme est chargée d'enregistrer la collection d'objets africains, parmi lesquels les jupes en fibres de danseurs dogon acquises par Rivière à l'issue de l'Exposition coloniale internationale de 1931. La jeune femme avait d'ailleurs elle-même collaboré à cette exposition, sollicitée par son père qui en fut un des organisateurs au titre de commissaire adjoint des Établissements français en Océanie⁵. Elle a toujours passé sous silence cette participation à l'Exposition coloniale, alors qu'elle a retracé avec précision son implication dans la mise en place des différentes présentations du Musée d'Ethnographie, dont la plus « mémorable », selon ses propres termes⁶, fut celle qu'on organisa en 1933 autour des objets rapportés par la mission Dakar-Djibouti, et qui inaugura le musée en partie rénové⁷. Dans le même temps où elle travaille au musée, elle poursuit ses études et obtient, en juin 1932, sa licence en droit et son diplôme d'ethnologie. Son orientation est prise. Il ne lui manque plus, pour parachever sa formation d'ethnologue, qu'une expérience de terrain.

Sa mémoire la trahit sans doute lorsqu'elle écrit qu'« [elle] ne songeai[t] pas encore à l'éventualité d'un départ “sur le terrain” lorsque se présenta l'occasion d'une bourse de la fondation

5. Voir Alice Byrne, *La Quête d'une femme ethnologue au cœur de l'Afrique coloniale. Denise Paulme 1909-1998*, mémoire de maîtrise, université de Provence, Aix-Marseille I, 2000.

6. Denise Paulme, « Quelques souvenirs », *op. cit.*, p. 11.

7. Sur l'histoire du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, cf. A. Conklin, *In the Museum of Man...*, 2013. Sur la mission Dakar-Djibouti, voir Jean Jamin, *Le Cercueil de Queequeg. Mission Dakar-Djibouti, mai 1931-février 1933*, Les Carnets de Bérose, n° 2, Lahic/DPRPS, 2014, en ligne : <http://www.berose.fr/spip.php?article593>.

Rockefeller pour la préparation d'une thèse de doctorat⁸ ». En réalité, une première occasion lui est offerte quand, au mois de septembre 1934, Thérèse Rivière lui propose de l'accompagner dans les Aurès où elle projette de partir dès la fin de l'année. Mais Denise Paulme lui oppose un refus : comme elle le confie à Marcel Mauss dans une lettre⁹ écrite peu de temps après s'être entretenue avec lui, elle est beaucoup plus attirée par la perspective, tout juste esquissée, de partir avec Marcel Griaule en pays dogon¹⁰. Denise Paulme ne doit d'ailleurs pas patienter longtemps avant de voir se préciser le projet vers lequel va sa préférence. Dès le mois de novembre, plusieurs journaux annoncent que Marcel Griaule prépare, à la suite de la mission Dakar-Djibouti, une nouvelle « expédition » en pays dogon¹¹. Les journalistes sont également informés que, pour cette mission baptisée « Sahara-Soudan¹² », Griaule a réuni six collaborateurs autour de lui : Marcel Larget, Deborah Lifchitz, Éric Lutten, Roger Mourlan, Denise Paulme et André Schaeffner¹³. Et ils sont encore en mesure d'ajouter que

8. Denise Paulme, « Quelques souvenirs », *op. cit.*, p. 11.

9. Lettre du 21 septembre 1934 de Denise Paulme à Marcel Mauss, voir *infra*, p. 247-248.

10. C'est finalement Germaine Tillion qui accompagnera Thérèse Rivière dans les Aurès. Sur la mission de Thérèse Rivière et Germaine Tillion, voir Michèle Coquet, *Un destin contrarié : la mission de Thérèse Rivière et Germaine Tillion dans l'Aurès (1935-1936)*, Les Carnets de Bérose, n° 6, Lahic/DPRPS, 2014, en ligne : <http://www.berose.fr/spip.php?article596>. Bien des années plus tard, Germaine Tillion a reconnu qu'elle aurait elle aussi préféré qu'on lui fit une autre proposition : « [...] une partie (même vaste et sans route) d'un département français, cela me semblait petit et proche, et pas à la mesure de mon immense curiosité du monde » (Germaine Tillion, *Il était une fois l'ethnographie*, Paris, Seuil, 2000, p. 14).

11. H. Menjaud, « La nouvelle mission Griaule du Bandiagara », *Les Annales coloniales*, 17 novembre 1934 ; « Une importante mission va partir prochainement chez les Dogons de Bandiagara », *La Nouvelle Dépêche*, 18-19 novembre 1934.

12. Voir Éric Jolly, *Démasquer la société dogon. Sahara-Soudan (janvier-avril 1935)*, Les Carnets de Bérose, n° 4, Lahic/DPRPS, 2014, en ligne : <http://www.berose.fr/spip.php?article592>.

13. Les noms de Solange de Breteuil et d'Hélène Gordon n'apparaissent respectivement qu'en décembre 1935 et en janvier 1936.

deux d'entre eux, Deborah Lifchitz et Denise Paulme, « resteront plusieurs mois après le départ de la mission pour étudier plus particulièrement la vie féminine¹⁴ ». Est-il alors prévu que les crédits de la mission Sahara-Soudan financent une telle « prolongation » du séjour des deux jeunes femmes sur le terrain ? Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'au début du mois de décembre 1934 que Denise Paulme se porte candidate à la bourse de la fondation Rockefeller, sur le conseil et avec les recommandations de Marcel Mauss, de Lucien Lévy-Bruhl et de Paul Rivet. Le 19 du même mois, elle apprend que son dossier de candidature a été retenu, et écrit aussitôt à Marcel Mauss pour le remercier d'avoir appuyé sa demande et lui « exprimer toute [s]a joie de partir et de pouvoir aller travailler de toutes [s]es forces et de tout [s]on cœur¹⁵ ».

Sans doute le fait que Denise Paulme ait présenté un projet faisant coïncider son départ sur le terrain avec celui de la mission Sahara-Soudan a-t-il grandement joué en faveur de son acceptation. Dans la lettre qu'il adresse à Marcel Mauss pour que celui-ci se prononce sur les qualités de la candidate, Tracy B. Kittredge, le responsable du bureau parisien de la fondation Rockefeller, ne manque pas de préciser, reprenant peut-être les termes mêmes du dossier de candidature de la jeune ethnologue, que « M^{lle} Paulme profiterait pendant une partie de son séjour au Soudan de la présence de M. Marcel Griaule qui organiserait son programme de recherches¹⁶ ». Ironiquement, l'obtention de la bourse, à quelques semaines de son départ, donnera surtout à Denise Paulme, par rapport à Marcel Griaule et à la mission Sahara-Soudan qu'il dirige, une indépendance et une autonomie auxquelles, en aucune manière, elle n'aurait pu prétendre si elle n'avait bénéficié de ressources propres.

14. « Une importante mission va partir prochainement chez les Dogons de Bandiagara », *La Nouvelle Dépêche*, 18-19 novembre 1934.

15. Lettre du 19 décembre 1934 de Denise Paulme à Marcel Mauss, voir *infra*, p. 248.

16. IMEC, fonds Marcel-Mauss, MAS 11.28, lettre du 6 décembre 1934 de Tracy B. Kittredge à Marcel Mauss.

Présentation

Et si le financement obtenu lui permet d'envisager sa mission comme distincte de celle de Marcel Griaule, il lui permet également de ne pas la réaliser seule. Il est en effet convenu que Denise Paulme et Deborah Lifchitz partageraient le montant de la bourse, soit cinquante mille francs¹⁷, et qu'elles resteraient en pays dogon aussi longtemps que ce montant le leur permettrait.



Figure 2 : Deborah Lifchitz en 1934 (collection particulière).

17. Selon le souvenir de Denise Paulme, évoqué dans « Sanga 1935 », *Cahiers d'études africaines*, 65, 1977, p. 7-12, ici p. 12.

Deborah Lifchitz, le goût des langues

Plus âgée de deux ans que Denise Paulme, Deborah Lifchitz est née le 5 juin 1905¹⁸ à Kharkov, une ville d'Ukraine à l'époque sous domination russe, dans une famille de la moyenne bourgeoisie¹⁹. Sans doute à cause des troubles qui secouent la région et des nombreuses exactions qui y sont alors perpétrées à l'encontre des juifs, Nachim et Hinda Lifchitz, accompagnés de leurs enfants Minna, Theodor et Deborah, quittent Kharkov en 1919 pour s'installer à Varsovie, capitale de la Pologne nouvellement indépendante. Les parents de Deborah étaient-ils francophones, ou simplement francophiles ? Leurs enfants sont inscrits à l'école française de Varsovie, où Deborah effectue brillamment toute sa scolarité, de la classe de sixième (1920-1921) à l'obtention avec la mention bien du baccalauréat en 1926 (1^{re} partie « latin-science ») et 1927 (2^e partie « philosophie²⁰ »). Aussitôt

18. Il arrive que Deborah Lifchitz indique comme date de naissance le 18 juin au lieu du 5 juin 1905. Cette date-ci est en effet son jour de naissance selon le calendrier julien, qui, en Russie, n'est abandonné au profit du calendrier grégorien qu'après la révolution de 1917. Dans ses premières démarches administratives, Deborah Lifchitz « convertit » sa date de naissance selon le calendrier julien, lui ajoutant les treize jours de décalage qui le différencient du calendrier grégorien. Elle y renonce ensuite, probablement en raison de la confusion que la coexistence de deux dates de naissance pouvait entraîner. Mais encore Deborah Lifchitz a-t-elle, en plus de deux dates de naissance, plusieurs noms. Son patronyme est en effet soumis à son arrivée en France à des transcriptions très diverses : Lifchitz, Lifszyc, Lifscic, Livchitz ou encore Lifszytz... Jusqu'à la fin de sa vie, deux orthographes seront maintenues, l'une prévalant au niveau administratif : Lifszyc, nom sous lequel elle obtient sa naturalisation ; la seconde dans le contexte scientifique : Lifchitz, nom sous lequel elle publie son livre et ses articles à la fin des années 1930.

19. Selon les informations que Deborah Lifchitz fournit dans son dossier de demande de naturalisation (Archives nationales, 19770873/156, sous-direction des naturalisations, dossier n° 20449X31), son père est né à Pinsk, ville de l'actuelle Biélorussie, alors sous influence russe et qui sera rattachée à la Pologne en 1920. À Kharkov (et sans doute ensuite à Varsovie où il meurt en 1928), il exerçait le métier de dentiste.

20. CDJC, fonds Deborah-Lifchitz, MDCXI/1.

ce diplôme obtenu, elle vient à Paris pour y préparer une licence de lettres et étudier les langues orientales. En octobre 1927, elle s'inscrit à l'École nationale des langues orientales, où elle décroche, en 1930, les diplômes d'élève brevetée pour l'arabe littéral, l'arabe oriental et le persan, et l'année suivante, pour la langue abyssine. En outre, elle passe avec succès le certificat d'études supérieures en ethnologie à la faculté des lettres de la Sorbonne en 1930, et en 1931, les certificats d'histoire des religions et de langues sémitiques anciennes qui lui permettent d'accéder à la licence. Probablement soucieuse d'être en mesure de subvenir à ses besoins au terme de ses études d'ethnologie et de langues orientales, elle suit encore, au cours de ces quatre premières années passées à Paris, les enseignements de l'École municipale des bibliothécaires. Elle en est diplômée en juillet 1931, et est aussitôt recrutée comme auxiliaire à la bibliothèque municipale Forney.

Mais Deborah Lifchitz a toujours en tête le désir de se professionnaliser dans les domaines qui lui tiennent le plus à cœur, l'ethnologie et la linguistique. Le même mois où elle prend ses fonctions à la bibliothèque Forney, elle rencontre Georges Henri Rivière au Musée d'Ethnographie du Trocadéro pour lui faire valoir ses compétences et lui faire part de son souhait de trouver une « situation²¹ ». On peut penser que Rivière lui recommande alors d'écrire sans tarder à Marcel Griaule, dont la mission Dakar-Djibouti se trouve alors à Bamako. Quelques jours plus tard, elle lui adresse en effet une lettre, à laquelle il répond qu'il « serai[t] très heureux de [l']avoir pour collaboratrice en Abyssinie, [sa] formation étant tout à fait spécialisée pour le pays²² », à condition toutefois qu'elle trouve par elle-même le moyen de financer le voyage pour rejoindre la mission. Elle y parvient, sans doute avec l'aide de Rivière : le 18 mars 1932,

21. BCM, 2 AM 1 K60c D. Lifchitz, document du 30 juillet 1931 rédigé par Georges Henri Rivière.

22. BCM, 2 AM 1 K60c D. Lifchitz, lettre du 21 août 1931 de Marcel Griaule à Deborah Lifchitz.

Deborah Lifchitz embarque à Marseille pour Djibouti en compagnie de l'artiste-peintre Gaston-Louis Roux. De là, tous deux gagnent Addis-Abeba où, jusqu'au 11 mai, ils s'emploient à recruter du personnel²³ et à former la caravane d'une trentaine de mulets qui doit transporter le matériel de la mission. Après avoir surmonté toutes sortes de difficultés causées par l'agitation politique qui secoue alors la province du Godjam, au bord de la guerre civile, ils arrivent au début du mois de juillet à Gondar, où ils retrouvent les autres membres de l'étape éthiopienne de la mission Dakar-Djibouti : Michel Leiris, venu à leur rencontre sur les bords du lac Tana, Marcel Griaule, Marcel Larget, Éric Lutten et Abel Faivre. Au cours des cinq mois que la mission passe à Gondar, Deborah Lifchitz travaille principalement sur les pratiques religieuses et magiques des Amhara, des Falacha et des Quemant ; elle est également chargée de rassembler une collection de manuscrits²⁴. La façon dont elle s'acquitte de ces deux tâches lui vaut les éloges et la reconnaissance de Griaule qui, à son retour en France en février 1933, la décrit à Georges Henri Rivière comme une collaboratrice précieuse, et lui fait adresser des remerciements chaleureux. Et quelques semaines plus tard, Rivière lui écrit à nouveau pour lui dire qu'il « serai[t] bien heureux de [la] voir plus souvent au Musée d'Ethnographie » pour prendre en charge « l'indispensable remise en ordre des collections Dakar-Djibouti non exposées²⁵ », ainsi que le catalogue des collections d'Éthiopie.

23. C'est ainsi Deborah Lifchitz qui prendra contact avec Abba Jérôme, lequel arrivera à Gondar le 14 juillet 1932 et sera un collaborateur important de la mission Dakar-Djibouti. Sur Abba Jérôme, voir notamment, Michel Leiris, « Encens pour Berhané », in *Miroir de l'Afrique*, Paris, Gallimard, 1996, p. 1063-1071 (édition Jean Jamin).

24. Sur les recherches réalisées par Deborah Lifchitz pendant la mission Dakar-Djibouti sur l'Éthiopie, voir Lukian Prijac, « Deborah Lifszyc (1907-1942) : ethnologue et linguiste (de Gondar à Auschwitz) », *Aethiopica*, 11, 2008, p. 148-172.

25. BCM, 2 AM 1 K60c D. Lifchitz, lettre du 21 juin 1933 de Georges Henri Rivière à Deborah Lifchitz.



Figure 3 : Deborah Lifchitz et Denise Paulme en 1934, au cours des vacances qu'elles passent ensemble sur l'île d'Oléron avant leur départ en mission (fonds Deborah-Lifchitz, centre de documentation juive contemporaine, mémorial de la Shoah, Paris).

La rencontre

Sans doute la rencontre de Deborah Lifchitz et de Denise Paulme date-t-elle de cette époque, où toutes deux étaient « attachées » au Musée d'Ethnographie du Trocadéro et travaillaient côte à côte à la rénovation du département d'Afrique noire. Au début de l'année 1934, elles font d'ailleurs paraître

un court article signé de leurs deux noms sur l'une des premières expositions du musée rénové, consacrée au Sahara²⁶. Au cours des mois suivants, se précise peu à peu leur projet de partir ensemble en pays dogon, en même temps que la mission Sahara-Soudan, mais pour une durée beaucoup plus longue que celle-ci. Ce projet s'inscrit dans un contexte où de nombreuses femmes ayant reçu une formation à l'Institut d'ethnologie partent sur le terrain, non point seules (ce qui est jugé dangereux), ou en compagnie d'un collègue du sexe opposé (ce qui est jugé inconvenant lorsque ce collègue n'occupe pas aussi la position d'époux), mais en compagnie d'une collaboratrice²⁷.

Pour Denise Paulme, partir avec Deborah Lifchitz présente également l'avantage de s'adjoindre une collègue plus expérimentée qu'elle-même, une « aînée [...] qui comptait déjà à son actif un séjour en Éthiopie où elle avait acquis l'expérience pratique et une autorité qui me manquaient totalement²⁸ ». Avant de s'embarquer, elles prennent néanmoins la précaution de passer quelques jours de vacances ensemble pour éprouver leur entente. Denise Paulme se rappelle que « l'expérience fut positive », et que, par la suite, une fois sur le terrain et tout le temps qu'il dura « aucune dispute grave ne s'éleva entre [elles²⁹] ». Les pages qui suivent l'attestent : les deux jeunes femmes sont restées très proches tout au long de leur séjour en pays dogon, travaillant en étroite collaboration et partageant une réelle complicité face à toutes les situations délicates auxquelles il leur est arrivé d'être confrontées.

26. Deborah Lifszytz et Denise Paulme, « Une exposition du Sahara au Musée d'Ethnographie du Trocadéro », *La Nature. Revue des sciences et de leurs applications à l'art et à l'industrie*, n° 2931, 15 juin 1934, p. 558-560.

27. Voir Hélène Charron, *Les Formes de l'illégitimité intellectuelle*, Paris, CNRS Éditions et Marianne Lemaire, « La chambre à soi de l'ethnologue. Une écriture féminine en anthropologie dans l'Entre-deux-guerres », *L'Homme*, 200, 2011, p. 93-112.

28. Denise Paulme, « Sanga 1935 », *op. cit.*, p. 8.

29. *Ibid.*

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions
sur notre site www.cnrseditions.fr